

Les Déçus de la Révolution Portugaise dans la Chronique de Journal, 1974-1980

Fernando Venâncio
(Université d'Amsterdam)

La révolution du 25 avril 1974 a déclenché dans la société portugaise une mobilisation de fond. Une dynamique nouvelle s'est emparée du pays, faite d'enthousiasme, de générosité, d'inventivité. Cet état de choses, toutefois, n'a pas duré longtemps. Assez vite, les genres révolutionnaires d'organisation se sont vus étouffer par des luttes de partis, acharnés à la conquête du pouvoir politique et au contrôle du sort des vastes et riches colonies africaines. Cet étouffement des énergies initiales est devenu pour beaucoup une source de désillusion.

Ce passage de l'euphorie à la déception a été accompagné de près par quelques écrivains et publicistes. Pas sous la forme de la réflexion ou de l'essai (à ma connaissance, personne ne l'a fait à ce moment là), mais sous d'autres formes, plus légères, mais d'autant plus engagées et poignantes: la fiction, le journal intime, la chronique dans la presse. C'est de faire un tour d'horizon de cette production contemporaine des faits qu'il s'agit ici.

La fiction, le journal intime

Deux brèves mots, d'abord, sur la *fiction*. Quelques romans, parus dans les années suivant à la période révolutionnaire, contiennent un commentaire plus ou moins explicite aux événements. C'est le cas du roman d'Agustina Bessa Luís *Crónica do Cruzado Osb.*, de 1976, où se trouve la thèse, assez curieuse, d'une 'impuissance' portugaise pour la révolution, faute d'un sens suffisant de la tragédie chez le portugais. Ce

roman d'Agustina et quelques autres de la même époque, dont l'un d'Eduarda Dionísio (*Retrato de um Amigo Enquanto Falo*, 1979), ont été étudiés de ce point de vue, celui de la désillusion, par Luís Mourão (99-137). Dans d'autres romans on entend une critique semblable, voilée ou pas. Il faut nommer à ce propos *A Floresta em Bremerhaven*, d'Olga Gonçalves (1975), *Cortes*, d'Almeida Faria (1978), *Kaos*, de Ruben A. (1981), ainsi que *Fado Alexandrino*, d'António Lobo Antunes (1983). Une étude d'Anabela Dinis Branco de Oliveira porte sur le 'désenchantement révolutionnaire', tel qu'il est rendu visible dans plusieurs de ces œuvres (440-452).

Le *journal intime* constitue une deuxième forme d'accompagnement intellectuel de ce processus de déception. Les deux auteurs les plus célèbres dans le domaine, Miguel Torga et Vergílio Ferreira, ont fait largement état de leurs sentiments de désarroi, même de désistement. Dans les deux cas, en plus, il s'agit d'intellectuels injustement accusés, pendant la dictature, par l'opposition communiste, de cohabiter avec trop d'aisance avec le régime.

On voit Torga, un mois et demi après la révolution, se plaindre de "cette vie quotidienne nationale" lâchée dans les mains d'"individus primaires" qui "sacrifient le destin de tous à une pirouette de leur destin imaginaire" (58). Quant à Vergílio Ferreira, il écrit après un mois de régime révolutionnaire: "Il serait utile de mettre en ordre quelques jugements sur ce qui se passe. Difficile. Des grèves, des revendications, la menace du chaos. On vit trop pour qu'on puisse avoir des idées sur ce qu'on vit. O, ce véhément appel de démission de tout ceci" (190).

D'autres auteurs ont maintenu un journal à la même époque. Il faudra retenir ici le cas de Natália Correia avec *Não Percas a Rosa* (1978), que recouvre, presque au jour le jour, la période d'avril 1974 jusqu'à décembre 1975.

Un genre embarrassant

Soit la fiction soit le journal intime, ils constituent, il faut le souligner, des témoignages différés. En effet, même ces journaux intimes n'atteignent le public que quelques années après leur composition (chez Torga ça a mis deux ans, chez Vergílio six). C'est pourquoi, à mon avis, on doit reconnaître un statut tout spécial à la *chronique de journal* comme témoignage. Je m'explique.

Le journal intime (et cela vaut sûrement pour Torga) subit tout naturellement un traitement esthétique, et qui sait d'autocensure, ce qui est tout à fait irréprochable – et même, dans certains cas, de conseiller. Par contre, la chronique de journal, même dans les cas, habituels d'ailleurs, où elle dénonce sa vocation littéraire, elle est produite et publiée dans le tourbillon des événements, donc dans une situation de risque, certes calculé, mais du risque quand même. C'est ce goût du vertige qui fait, chez son auteur et son lecteur, l'attrait de la chronique. Mais c'est aussi, je suppose, l'embarras devant ce vertige, le mal à le gérer, ce qui a toujours maintenu les commentateurs de la culture, soit du côté littéraire soit du côté culturel en général, éloignés de ce genre de textes.

Ça se passe un peu partout, je sais. Mais le cas portugais me semble, somme toute, un peu grave. Il n'existe au Portugal aucune étude sur la chronique de journal au 20^e siècle (et il faut dire qu'il n'existe même pas une Histoire de notre journalisme au siècle dernier). En plus, aucun recueil de chroniques, thématique ou autre, n'a jamais été fait (sauf, bien sûr, par les auteurs eux-mêmes ou dans des cas tout à fait circonscrits). Tout cela vient de changer un peu, puisqu'une Anthologie, que j'ai préparée (*Crónica Jornalística*), est parue à Lisbonne contenant cent pièces de cent auteurs du 20^e siècle, avec une introduction qui est une toute première vue d'ensemble.

Mais, en fait, le plus étonnant, là-dessus, est l'absence d'un examen de la réalité portugaise par le biais de cette audacieuse et risquée chronique de journal. En d'autres mots:

dans l'interprétation de notre chose sociale ou culturelle, des milliers de chroniques dans les journaux n'ont servi à rien. Je me propose de faire ici un tout premier exercice. Il s'agit, bien sûr, d'un aspect isolé, et assez isolable, de la chronique de, disons, années 70 deuxième moitié. D'ailleurs je me limiterai ici à trois auteurs. Mais ils sont, tous les trois, aussi, les plus fascinants.

Toutefois il faut souligner qu'il s'agit là d'un choix. On pourrait accompagner avec autant de plaisir le parcours de Vasco Pulido Valente, qui deviendra par la suite le chroniqueur le plus en évidence au Portugal, et qui publia dans les années 70 des textes dans *Diário de Notícias*, *Cinéfilo* et *Expresso*, recueillies dans *O País das Maravilhas* (1979). Aussi les productions de Manuel de Portugal en 1975, dans *O Tempo*, gardent un vif intérêt. On les retrouve dans le volume *Crónicas e Cartas* (1976). Enfin, il faut regretter que le magnifique recueil de chroniques *Revolucionários e Querubins* (1976), de José Martins Garcia, n'ait pas paru auparavant sous la forme d'articles dans la presse. On ne peut pas donc l'admettre dans une étude comme celle-ci.

Portela, le provocateur

Environ 1965, dans une situation donc de dictature et de censure, on assiste à un nouvel élan de la chronique aux préoccupations sociales, faisant attention au petit homme dans la rue, mais aussi de la chronique de critique sociale implicite, et même de critique politique plus ou moins déguisée. Le quotidien du soir *Diário de Lisboa*, un journal de référence, est le centre de ce développement. C'est ici que publient Maria Judite de Carvalho, sous le pseudonyme 'Emília Bravo', et Luís de Sttau Monteiro, l'auteur des 'rédactions' de Guidinha, la petite Marguerite. Ils sont, tous les deux, à ce moment là, des auteurs très connus.

À *Diário de Lisboa* aussi, un jeune journaliste, Artur Portela (né 1937), avait fait son début à la fin des années 50, avec une série de chroniques de critique sociale, “Feira das Vaidades”, qui l’avait fait tout d’un coup célèbre. En 1967, il s’est passé à un hebdomadaire de province, *Jornal do Fundão*, qu’on lisait à Lisbonne, surtout dans les rédactions (et ça peut suffire à la célébrité). Il maintenait là-bas une série, “A Funda”, la fronde, nettement politique et assez maltraitée par la Censure. Un des volumes où, de temps en temps, l’auteur rassemblait ses textes a même été saisi par la police politique.

Portela est en fait un historien, il a étudié, entre autres, à Rome les rapports culturels entre le fascisme et le salazarisme. En avril 1974, il est le chroniqueur politique, ainsi que le polémiste, le plus fameux. Il ne fait pas du tout le genre farouche, il est plutôt du type des salons. Il se révèle même un enthousiaste du général Spínola, un spinoliste de gauche, ce qui est, je vous assure, tout à fait fascinant, mais aussi, à la longue, la formule même de l’échec.

Sa première “déception” (Portela utilise lui-même ce terme) surgit avant la fin avril. Il comprend, dit-il, l’hésitation du mouvement révolutionnaire à substituer les individus connotés avec le régime déchu et il applaudit l’absence de représailles. Mais, à son avis, une “politique nouvelle” doit être menée par des “hommes nouveaux”. Eh bien, il témoigne des mesures qui vont nettement dans un sens contraire. Bientôt, au mois de mai, il avertira le Parti Socialiste qu’il faudra développer vite des plans d’action transparents.

La fureur s’empare de lui après trois semaines de révolution, dû au passage à la télé d’une pièce de théâtre, “Rabeca”, je suppose de Prista Monteiro, un auteur de théâtre de l’absurde. Portela écrit à ce propos: “Pas toutes les bonnes volontés sont des volontés bonnes”. Il considère une “erreur” que de montrer au public, comme premier échantillon d’un contexte culturel nouveau, une pièce qu’il nomme “défigurée” et

“impénétrable”. “La révolution”, dit-il, “ne censure pas l’inefficace. Elle met l’inefficace en évidence”.

De nouvelles sources de désillusion surgissent. Il parlera bientôt des “contradictions” du nouvel ordre, comme c’est l’expulsion des plus hauts responsables de la dictature sans jugements vers le Brésil. En fait, il nourrit là-dessus un soupçon: qu’un procès honnête de la dictature aurait fait trembler quelques gens entre-temps installées dans la démocratie. Oui, les anciens dirigeants pourraient être des “mémoires incommodes”. Et, surtout, il déplore la perte de “ce qui a fait la qualité des premières semaines du 25 avril – le débat désinhibé et complet des problèmes, l’informalité et la rapidité des contacts, les décisions de groupe, la largeur de vues, l’audace, la créativité”.

En avril 1975, Artur Portela va fonder son propre quotidien, le *Jornal Novo*. Il s’y montre de plus en plus déçu d’une gauche qui a maintenant les chances, mais pas la fantaisie et l’amour du risque. Il entrera régulièrement en collision avec le pouvoir militaire aux tendances gauchistes qui domine à Lisbonne, et il faut dire que Portela ne cessera jamais de le provoquer.

Le climax de cette confrontation surgit en septembre 75, lorsque l’Assemblée de la Marine, dans un communiqué daté 3/9/75, “avertit solennellement le *Jornal Novo* que la Marine se réserve le droit d’agir révolutionnairement, dans la juste défense de son prestige”. N’en doutons pas: en politique culturelle, la révolution portugaise touche le fond. Portela produira alors une pièce extraordinaire, “À l’abordage”, que j’aimerais vous lire dans la totalité. Je détache un passage:

Quelle erreur est celle-ci, politique, de passer, à un quotidien incommode, une attestation de force? [...] Combien de temps nous souviendrons-nous tous, tous journalistes, tous écrivains, tous poètes, tous chroniqueurs, tous historiens, avec un sourire terriblement portugais [...], ce communiqué qui

déclare la guerre à un journal, ce communiqué qui interdit la caricature, ce communiqué qui confond humour avec offense, ce communiqué qui invoque la révolution pour venir briser en éclats, peut-être, une demie douzaine de bureaux, et jeter, peut-être, par les fenêtres, une demie douzaine de machines à écrire?"[...] Ce journal souhaite que la Marine ne jette pas l'ancre dans la mesquinerie, et dans le ridicule, de ce communiqué, et qu'elle se fasse à la haute mer de la grandeur que cette révolution doit être. (221)

Lagoa, la résistante

Environ à la même époque, un autre chroniqueur, Vera Lagoa (1917-1996), ira encore plus loin et elle finira brouillée avec la gauche, où elle avait combattu. Cette journaliste était assez connue, surtout depuis 1965, lorsqu'elle a commencé dans le *Diário Popular* ses "Bisbilhotices" (Commérages), une série de chroniques sociales dans le sens le plus mondain du mot. En 1975 elle décide de relancer l'hebdomadaire *O Diabo*, jadis un titre de gauche, qui deviendra un organe d'extrême droite. Vera Lagoa y a souvent sondé les limites de la liberté de presse, ce qui a conduit à pas mal de procès. Le journal a même été temporairement interdit, et Vera Lagoa a dû poursuivre ses chroniques dans *O Tempo*, lui aussi connoté avec la droite radicale. Le recueil *Crónicas do Tempo* (1975), qu'elle appelle des "chroniques de résistance" à la domination communiste, a eu, dans la seule année 1975, trois éditions.

Il s'agit bien, chez Vera Lagoa, d'une déception tragique, d'un vrai amour abusé. Cela est tout à fait clair dans un texte magnifique, paru en mars 1977, dans *O Diabo*. Il porte le titre "Vai-te embora, Manuel!" (Va-t-en, Manuel!), étant adressé au poète Manuel Alegre, devenu secrétaire d'état pour la communication sociale et qui venait d'interdire un autre journal de droite.

La journaliste rappelle la "belle amitié" qui la relie à Alegre ainsi que leur passé commun d'opposition, jadis à la

dictature de Salazar, récemment à celle du PC. Tout comme Portela, Vera se montre perplexe devant cette sensibilité un peu insensée, chez les dirigeants, à la critique dans la presse. Portela nommait cela “une erreur”, Vera nomme cela “une sottise” (“um disparate”). Elle accuse le secrétaire d'état de démagogie et elle lui demande, au nom de leur amitié, au nom même la démocratie pour laquelle ils ont lutté, qu'il présente sa démission. Qu'il s'en aille (“Vai-te embora”). Alegre est bien resté en place. Un an plus tard, Vera Lagoa sera condamnée en tribunal: elle a utilisé, se référant à Mário Soares et d'autres, le terme “cambada” (ribaudaille).

Saraiva, le maudit

Mon troisième auteur est António José Saraiva (1917-1993). Il a été longtemps un militant communiste, mais il a quitté le parti dans les années 60. Ce grand savant, qui était l'un des plus grands historiens de la culture portugaise, aimait la polémique, et il y avait brillé dès les années 50. Saraiva était un esprit foncièrement indépendant, il était même (le terme est à lui) un personnage “inconvenient”. Il se disait d'ailleurs (le témoignage se trouve à *Expresso-Revista*, du 15-12-1990) le seul communiste portugais qui aimait les communistes italiens... En somme, il tenait à dire ce que tout le monde taisait, et à la fin de sa vie il dénonçait cette sorte d'autocensure collective comme un malheur national.

Au moment de la révolution, Saraiva travaillait, dans un demi exile, comme professeur d'université à Amsterdam. Il n'était pas heureux dans ce labeur, et au moment de la révolution il s'est demandé devant ses amis: “Qu'est-ce que je fais ici?”. Six mois plus tard, il rentrait à Lisbonne.

L'enthousiasme de Saraiva envers la révolution ne tiendra pas longtemps. Lui aussi, il a le sentiment que cette liberté conditionnée par la gauche n'est pas celle dont on a rêvé. Et, surtout, deux erreurs, énormes, ont été commises par la suite

du 25 avril: l'une, cette façon aberrante dont s'est passé la décolonisation, vue comme plutôt une fuite; l'autre, le manque d'un vraie jugement de l'ancien régime. Ce sont là deux erreurs, deux trahisons, sur lesquelles, à son avis, le 25 avril a été bâti et pour lesquelles il n'y a maintenant ni de solution ni de pardon. Saraiva, je tiens à le souligner, ne fait pas du bluff, il n'étale pas des fantômes personnels. Il s'agit là bien de deux traumatismes nationaux, deux sujets dont tout le monde se gardait de parler. Sauf l'extrême droite. Sauf ce vaillant Saraiva. Il le payera cher. Pas mal d'amis s'éloigneront et il finira sa vie dans la solitude.

Saraiva écrit dans la presse dès sa rentrée au Portugal, surtout dans le quotidien *Diário de Notícias*. Ses chroniques deviennent de plus en plus embarrassantes, elles commencent à tomber mal. Le comble viendra lorsqu'il publie, en janvier 1979, un texte écrasant: "Le 25 Avril et l'Histoire", où il dénonce les deux trahisons que je viens d'exposer (la décolonisation et le manque de jugement de l'ancien régime). Quand on lit aujourd'hui ce texte, on ressent, somme toute, quelque compréhension, et même quelque pitié, envers ces esprits bien-pensants qui ont tout de suite, dans les journaux, crié au scandale. En effet, l'auteur a produit là le libelle le plus anéantissant qu'on puisse dédier à une révolution populaire, cette révolution qui n'a fait que mettre en évidence un peuple "lâche" et "vil", un peuple de "souteneurs".

Dans un commentaire à ce texte, juste quelques jours après, Artur Portela écrit: "Saraiva, qui est un historien, sait que cette approche du 25 Avril est honnête mais pas professionnelle, elle est émotionnellement sérieuse mais elle n'est pas scientifiquement efficace". Il veut dire par là que, dans le détail, la décolonisation et la démocratisation n'ont certainement pas été exemplaires, mais que, à la fin, l'Histoire ne retiendra de l'ensemble que la donnée centrale: la libération du Portugal et celle des colonies. Selon Portela, "cette critique [de Saraiva] est si exaspérée, si véhémence, si exigeante, si angoissée, qu'elle ne peut qu'être une déclaration d'amour au 25 Avril". Je ne pense

pas que Saraiva, lui-même, fût vraiment charmé de cette récupération de ses points de vue. Il ne faisait pas du lyrisme, mais des accusations. Il va les formuler telles quelles encore à deux reprises.

Un objet oublié

Le cas de Manuel Alegre, ce poète devenu secrétaire d'état, n'était qu'un exemple. Dans une étude, d'il y a dix ans, sur les 'pratiques culturelles' au Portugal, Eduarda Dionísio, se rapportant à un état de choses valable dès 1975, écrit: "Beaucoup de noms de la culture peuvent maintenant exercer le Pouvoir ou l'influencer. Ils occupent des charges: dans les organisations syndicales et semblables, dans la presse et l'édition, dans l'appareil d'État. [...] L'idée de culture comme contre-pouvoir est disparue, diluée dans la mémoire de la 'résistance' qui perdure" (453).

C'était certainement le cas. Mais il faudra nuancer quelque peu l'image. En effet, il y avait, dans la presse elle-même, et pas tout à fait cachées, des réserves de résistance. Elles ont retenu un instant l'attention, mais on les a oublié. Ces textes, soit comme produits littéraires, soit comme manifestations culturelles, n'ont gardé qu'un poids résiduel. Et ils sont bien des 'manifestations culturelles'. Des textes de la presse – et je cite de nouveau Eduarda Dionísio ailleurs (*Títulos, acções, obrigações* 14) – ils peuvent être "plus 'culture'" que d'autres objets qui portent ce nom.

Les chroniques de journal dont je vous ai parlé ne renferment pas les souvenirs les plus reposants. Elles racontent l'histoire d'un pays tâtonnant et un peu perdu. C'est peut-être pour cela qu'on les a écartés de notre mémoire. Elles constituent une histoire désormais secrète.

Ce qui est, somme toute, assez dommage. En effet, ces textes nous montrent, nous, les portugais, un peu plus intéressants. Et surtout ils rappellent que tout n'a pas été

commandé dès les centres du pouvoir et que quelques-uns d'entre nous, dans un état de démocratie formelle, ont été des résistants. Ces textes, qui ne contiennent assurément pas l'histoire officielle, serviront peut-être un jour à la corriger.

Ouvrages Cités

- Ruben, A. *Kaos*. Lisboa: Casa da Moeda, 1981.
- Antunes, António Lobo. *Fado Alexandrino*. Lisboa: Dom Quixote, 1983.
- Correia, Natália. *Não Percas a Rosa. Diário e Algo Mais*. Lisboa: Dom Quixote, 1978.
- Dionísio, Eduarda. *Títulos, acções, obrigações (A cultura em Portugal, 1974-1994)*. Lisboa: Salamandra, 1993.
- . "As práticas culturais", *Portugal, 20 anos de democracia* (coord. António Reis), Lisboa: Círculo de Leitores, 1994. 443-489.
- Faria, Almeida. *Cortes*. Lisboa: Dom Quixote, 1978.
- Ferreira, Vergílio. *Conta-Corrente 1*. Amadora: Bertrand, 1980.
- Garcia, José Martins. *Revolucionários e Querubins* Lisboa: Afrodite, 1977.
- Gonçalves, Olga. *A Floresta em Bremerhaven*. Lisboa: Seara Nova, 1975.
- Lagoa, Vera. *Crónicas do Tempo*. Porto: Livraria Internacional, 1975.
- . *A Cambada*. Braga: Editorial Intervenção, 1978.
- Mourão, Luís. *Um romance de impoder. A paragem da história na ficção portuguesa contemporânea*. Braga/Coimbra: Angelus Novus, 1996.
- Oliveira, Anabela Dinis Branco de. *Romance português e polifonia(s)*. Vila Real, UTAD, 2003.
- Portela, Artur. *A Funda*. 6e volume, Lisboa, Arcádia, 1975.
- . "António José Saraiva e a autocrítica do 25 de Abril". *O Jornal*. 16-II-1977.

- Portugal, Manuel de. *Crónicas e Cartas de Manuel de Portugal*. Lisboa. Ulisseia, 1976.
- Saraiva, António José. *Filhos de Saturno. Escritos sobre o tempo que passa*. Amadora: Bertrand, 1980.
- Torga, Miguel. *Diário-XII*. Coimbra, 1977.
- Valente, Vasco Pulido. *O País das Maravilhas*. Lisboa: Intervenção, 1979.
- Venâncio, Fernando. *Crónica Jornalística – Século XX. Antologia*. Lisboa: Círculo de Leitores, 2004.